

Carnets d'Haïti 01

Envoyé le 28 avril 2012

Lorsque la République d'Haïti fut ravagée par un séisme le 12 janvier 2010, je travaillais en Argentine. J'avais publié alors un bref article dans la revue *Urbanisme*, où je souhaitais aux Haïtiens de ne pas être trop vite oubliés. J'étais ensuite retourné travailler au Tadjikistan. Deux ans plus tard, le Gouvernement Suisse me proposait d'y aller voir, c'est-à-dire plus précisément de participer à l'effort de reconstruction de "moyenne haleine" - entendez que pour une fois, je partis avec un contrat d'un an et demi, avec pour tâche spécifique la formation des constructeurs et autoconstructeurs, c'est-à-dire exactement ce que je faisais et aimais faire depuis cinq ans.

Je débarquai donc à Port-au-Prince le 03 avril, après un vol rendu pénible par des séries de correspondances ratées et une nuit trop courte dans un hôtel de Miami, où je fus surpris d'avoir à plus parler espagnol qu'anglais. Cette escale américaine me permit de me préparer à Haïti, dont les standards ont plus hérité de ce côté de l'Atlantique que de la France dont elle s'était séparée en 1804: fiches électriques américaines et courant à 110 v, robinets tournant en sens oppositif (un dans chaque sens, de sorte que je me brûle ou gèle à chaque fois), et surtout toilettes remplis d'eau jusqu'au bord, réduisant à néant une vie d'entraînement à ne jamais pisser que contre l'émail de la cuvette.

Dans l'avion, j'avais terminé un premier livre sur la flibuste et la piraterie, car je ne savais rien d'Haïti sinon quelques clichés - Tontons Macoutes, enlèvements -, de sorte qu'il était temps de me renseigner. Pour commencer, j'avais mis du temps à réaliser qu'Haïti avait été la capitale de la piraterie caraïbe à son acmé, c'est-à-dire à la charnière entre le XVII^e et le XVIII^e siècle: la fameuse Île de la Tortue, en particulier, appartient à Haïti. Mais déjà là, je dus réviser bien des idées reçues: la piraterie telle que l'ont popularisée bande dessinée et cinéma fut un phénomène extrêmement limité dans son ampleur et sa portée - peut-être même dans sa singularité, exagérée, car piraterie, flibuste et marine du temps sont plus liées qu'on tend volontiers à le croire -, et dont le théâtre le plus profitable à défaut d'être le plus populaire fut l'Océan Indien plutôt que les Caraïbes.

En 1804, Haïti conquiert son indépendance contre la France, devenant ainsi la première république à majorité Noire, et créant un précédent inquiétant pour les États-Unis - encore d'ailleurs peu "unis" -, ce qui précipita un projet destiné à régler le "problème noir" (c'est la nomenclature dans les documents d'époque): la création du Libéria. Je fus d'ailleurs plusieurs fois surpris par le nombre de parallèles passionnants qu'on peut faire entre ces deux pays, dont je considère bien connaître le second: dans les deux cas un immense espoir, une indépendance prématurée, et une "récupération" par des élites, noires de peau mais intégrées au système colonisateur; dans les deux cas des populations noires mais pas ou plus africaines, forcées à s'enraciner en elle-même, sans le secours d'une Terre d'origine ou d'ancêtres mythique; et dans les deux cas un sinistre précédent à ce qui allait se généraliser sous le terme de "néocolonialisme", c'est-à-dire le colonialisme économique garanti par des élites "achetées" bien que prétendument élues et théoriquement représentant les peuples qu'elles asservissent au profit d'autres...

Une image d'"Épinal", comme on dit bien que je ne l'aie jamais vue lorsque je vivais en Épinal, de la révolution Haïtienne est celle du Général Dessalines tranchant au sabre le blanc d'un drapeau français (alors déjà tricolore). Apparemment, c'était pour retirer du drapeau de la nouvelle République un blanc qui faisait trop songer à une couleur de peau. Mais si je souviens bien des cours d'histoire de mon enfance, les trois bandes colorées du drapeau révolutionnaire français signifiaient le blanc du peuple unifiant le bleu de la noblesse et le rouge du clergé: faut-il en déduire que, volontairement ou non, Dessalines trancha et écarta du pays son peuple, n'y laissant que noblesse et clergé? Ce pourrait être un symbole triste mais passablement adéquat de l'essentiel de l'histoire d'Haïti.

¹ La signification du blanc dans le drapeau tricolore a été abondamment contestée, et après étude, rien de définitif ne peut être dit quant au sens de chacune des couleurs. Quoi qu'il en soit, ledit blanc ne signifiait sûrement pas une couleur de peau dans l'esprit des révolutionnaires français!

Une semaine après mon arrivée, le dimanche de Pâques, j'attendais Fatemeh à l'aéroport de Port-au-Prince. J'étais arrivé en avance et l'avion en retard, de sorte que j'attendis longtemps. Au début, un grand dégingandé en costume blanc impeccable chantait doucement des psaumes dans un petit porte-voix électrique. Je trouvai ça touchant. Mais comme l'attente se prolongeait, le volume alla croissant, et des prêches de plus en plus animés remplacèrent les chants, jusqu'à devenir franchement agressifs lorsque les passagers issirent² enfin des contrôles douaniers.

D'après le livre que je lisais justement à ce moment-là sur Haïti, la relation des Haïtiens à la religion est toujours très profonde et souvent complexe. Pour commencer, et contrairement à la boutade qui a cours parmi les expatriés, les Haïtiens ne sont pas "à 90% chrétiens et à 100% vodous", mais plutôt à diviser en trois catégories d'importance passablement égale: ceux qui en effet marient christianisme et vodou, et ceux qui vivent l'un à l'exclusion de l'autre. Il semblerait par ailleurs que le séisme ait favorisé les "Chrétiens strictes" contre la tradition vodou, qui n'avait pas su répondre à la démesure de la catastrophe. De plus, parmi les Chrétiens, le séisme permit une immense percée du protestantisme - passionné - aux dépens d'un catholicisme trop ritualisé et ne sachant lui non plus pas répondre au superlatif du désastre.

Au fil de l'arrivée de nos différents bagages, Fatemeh et moi emménageâmes dans l'appartement qui nous était dévolu, au cinquième niveau d'un immeuble de six, en balcon sur la ville qu'il domine de plus de cinq cents mètres. En effet, Port-au-Prince s'étale surtout dans une plaine délimitée au nord et au sud par deux ensembles montagneux parallèles. Pétiion-Ville, où nous habitons et travaillons, est un quartier chic, un peu "XVI^e arrondissement parisien", accroché haut sur les pentes du massif sud. Là, loin des "cités" qui nourrissent la mauvaise réputation d'Haïti, nous sommes autorisés à nous promener à pied (en journée), ce qui est tout de même agréable!

La rue qui dessert notre portail s'appelle Route Montagne Noire car elle finit par sortir du périmètre de la ville et s'enfonce dans les "mornes" (officiellement "collines", mais je traduirais plutôt "montagnes" attendu qu'on s'élève en quelques kilomètres à plus de deux mille cinq cents mètres d'altitude). Cette rue, même dans sa portion urbaine, est en pente si raide - plus de 20% - que lorsqu'il pleut, souvent fort, il faut impérativement un véhicule à quatre roues motrices pour monter comme pour descendre. Et, au pire d'une averse, il vaut mieux tout simplement attendre que ça passe!

Chaque soir, après le travail, nous allons nous rafraîchir dans une petite piscine sur le toit de l'immeuble, et de là nous contemplons le soleil qui plonge dans la Baie de la Gonâve, entre les deux bras montagneux tendus vers lui. Grâce à la double élévation - en altitude et en étages -, l'appartement est si bien ventilé que nous avons presque toujours pu nous passer d'air conditionné.

Bref, nos conditions de vie comme de travail sont idéales, voire d'un luxe titillant le superfétatoire. Je n'aurai pas l'hypocrisie de m'en plaindre.

Le vendredi 21 avril, nous fûmes invités à une soirée chez Ilona, une architecte française dont nous étions déjà proches au Tadjikistan. Depuis, elle s'était engagée chez une ONG présente en Haïti depuis plusieurs décennies et donc passablement gênée par le "cirque humanitaire" apporté par le séisme, et ses projets-éclair, sans lendemain mais toujours trop payés. Ilona insistait sur un trait de la mentalité haïtienne que je n'avais pas encore pu observer: l'indépendance farouche et méfiante. Peut-être à cause de la déception qui succéda à l'Indépendance, ou peut-être plus fondamentalement encore à cause d'une ontologique capacité de résistance - au sens où on parle de la Résistance en France pendant la Deuxième Guerre Mondiale - qui aurait justement permis cette Indépendance, il semble que l'Haïtien rural ne compte que sur lui-même, se méfie de tout et de tous, et préfère vivre seul et libre, comme un Afghane ou un Pionnier américain. Cela complique la tâche de ceux qui essayent de promouvoir la coopération locale pour pallier les déficiences étatiques!

Le vendredi suivant, nous soupâmes avec Angela, une Italienne chez qui j'avais squatté à Douchanbé: le monde humanitaire est décidément un petit monde! Elle aussi avait quitté le Tadjikistan.

² Je sais, le verbe *issir* ne se conjugue plus sinon au participe passé (*issu*), mais je n'ai pas pu résister...

kistan pour s'engager ici dans d'autres projets "longue haleine", travaillant plus au "développement" que régissant à l'urgence post-sismique. Tant mieux.

Quant à mes propres collègues, j'en connaissais déjà la moitié avant même d'être arrivé. Je m'étais en particulier réjoui d'en retrouver trois que j'appréciais énormément: François, un architecte très expérimenté, qui travaillait dans le bureau voisin du mien à Voinjama, dans la jungle libérienne; Sabine, qui m'y avait succédé et était devenue notre cheffe en Haïti; et surtout Tom, avec qui j'avais commencé à collaborer au Pakistan et qui était devenu un ami ensuite. Mon rôle en Haïti consistait à lui succéder à moitié - car Tom est ce genre d'hommes à devoir être relevé par deux personnes! Heureusement, Tom avait prévu plus de deux mois de passation, de sorte que nous avons encore bien des soirées à partager avant que vînt le temps des adieux larmoyants. Pour ne rien vous cacher, l'enthousiasme avec lequel j'avais accepté ce poste en Haïti devait beaucoup au nom de Tom.

02

Premières virées

Carnets d'Haïti 02

Envoyé le 20 avril 2012

Harold

Je l'avais très vite baptisé "mon pirate préféré": il s'agissait d'Harold, avec qui je m'étais rendu au Libéria en 2004 pour une construction d'hôpital MSF: c'était ma première mission d'architecte dans le monde merveilleux de l'humanitaire. Lui, vieux pachyderme au CV interminable, n'était au contraire venu que brièvement, comme électricien spécialisé. Nous sympathisâmes immédiatement, comme deux vieux amis qui se retrouvent dans la joyeuse cohue hétéroclite d'une fête animée. Depuis, nous cherchons à nous retrouver le plus souvent possible - ce qui n'est jamais assez à notre goût.

Lorsque j'emmenageai à Port-au-Prince, il y avait justement plusieurs années que nos tentatives de retrouvailles avortaient, et nous ne nous étions donc plus revus depuis trop longtemps. Mais moins d'un mois après mon arrivée, mon téléphone haïtien sonna l'appel d'un numéro local inconnu: c'était Harold, m'annonçant qu'il était lui aussi à Port-au-Prince, pour l'une de ses courtes-mais-intenses missions d'électricien spécialisé. C'est ainsi que le soir du 30 avril, Fatemeh, un collègue et moi nous présentâmes au portail du fringant hôpital MSF de Tabar, près de l'aéroport de Port-au-Prince. Harold n'avait pas changé, sinon que sa terrible moustache à laquelle, obscurément, la référence au pirate devait quelque chose, s'était étalée en une barbe régulière et à tout prendre bien moins impressionnante que la seule moustache: de "pirate": Harold s'était mis à dériver vers "grand-père hugolien".

J'étais enchanté de le retrouver.

Nous visitâmes donc, puisque pour visiter nous étions venus. C'était un hôpital immense, tout neuf, entièrement préfabriqué et parasismique, dont l'électricité avait donné bien du fil à retordre à Harold, non seulement pour passer de 110 V à 220 V, mais surtout pour jongler entre 50 Hz et 60 Hz! Entre deux travaux plus techniques, Harold avait fait des calculs de coût réel du kilowattheure, et en avait déduit un chiffre surprenant: un air-con' réglé sur "très froid" - comme ils le sont toujours - coûte la moitié du salaire d'une infirmière! Singulier, non?

Harold ne s'attarda hélas pas. Mais il devrait repasser, comme une lingère, ce qui n'est pas sans me réjouir - je parle d'Harold, pas de la lingère, qu'allez-vous imaginer?

Bref, Harold abandonna Fatemeh et moi à notre quotidien, lequel diffère singulièrement de celui dans lequel nous nous étions complus à Douchanbé: pas de Whisky club à Port-au-Prince, pas d'opéra, pas de Hash House Harrier, pas de sauna, pas de billard, peut-être un book club mais nous ne l'avons pas encore trouvé, et nous ne commençons qu'à peine à réunir des tables de joueurs - avec un succès inespéré, cependant.

La nuit du 04, je ressentis mon premier séisme depuis mon arrivée, mais si ténument - ? - que je ne réveillai pas Fatemeh. Et le dimanche 12, un vent étrange souleva les chatons d'un arbre en contrebas de notre splendide balcon, saturant l'air de sortes de flocons de neige ascendants, du plus heureux effet. Chacune de ces petites boules contenait une graine minuscule et semblait s'interroger, des heures durant, quant à où elle allait déposer son trésor. C'était un spectacle lénifiant mais délicieusement élégant.

Petit-Goâve

Presque toutes les semaines, je me rends à Petit-Goâve, pour une journée ou pour quelques nuits, car c'est là que se déroulent nos activités.

Imaginez Haïti comme le buste d'un personnage dont Saint-Domingue est le ventre: il est allongé et regard les étoiles. Il a les bras levés et l'île de la Gonâve est sa tête, un peu penchée mais solidement encadrée par les deux bras tendus vers l'infini. Port-au-Prince est perchée sur son épaule droite, et Petit-Goâve au creux du coude du même bras. Les quelque septante kilomètres de côte entre ces deux villes passent par Léogâne où était l'épicentre du séisme. La route est bonne, mais les véhicules si antédiluviens qu'ils en sont périlleux. Le plus long est la partie urbaine du trajet, côté Capitale: suivant les bouchons, il faut ajouter bon an, mal an deux heures - perdues - aux deux qui suffisent le dimanche lorsque les routes sont dégagées.

Comme nous ne circulons pas la nuit, nous dormons facilement sur place, une nuit ou plusieurs. "Nous" parce que, en général, Fatemeh m'accompagne. L'hôtel où nous avons logé jusqu'à présent était ravissant sur photos, mais détestable pour dormir: chaleur, moustiques et literie mesquine se disputaient le titre envié de qui nous empêcherait le mieux de dormir. Sinon, on y trouve une piscine bienvenue tant la mer est sale - nous ne nous sommes pas encore trempés en mer des Caraïbes -, et l'air résonne des cris angoissés des paons du voisin: "Léon! Léooooon!". On pourrait se croire dans le voisinage d'un plein couvent de moniales, au printemps, lorsque l'air est saturé de phéromones. L'hôtel s'appelle "Fort-Royal" et est gardé par d'agressifs canons pointés vers l'entrée qui se révèlent, à mieux y regarder, en bois. Par contre, comme partout ici y compris chez nous à Port-au-Prince, la sentinelle de faction est armée d'un fusil à pompe chargé à grenaille, ce qui garantit de faire mouche même sans viser, et de blesser plutôt que de tuer. Ceci est sensé nous rassurer. Joie.

François, avec qui je travaillais au Libéria, réside à Fort-Royal à temps plein: c'est le seul membre de notre mission à vivre sur le "terrain" - entendez hors la capitale. Je l'envie un peu, sauf pour ce qui est de la chaleur: nous sommes mieux sur nos hauteurs que près de sa mer! Le reste de l'équipe, je vous le présenterai plus tard: non seulement ils sont nombreux, mais en plus ils changent beaucoup, ces temps. C'est une sorte de grand renouvellement de printemps. Et comme j'étais l'un des premiers "nouveaux" à arriver, je me paye à bon marché une réputation d'"ancien" dont je me pavane.

Puisqu'on parle boulot, voici le mien, en bref. La Coopérations Suisse en Haïti a plusieurs secteurs d'activités, dont la construction, divisée en deux branches: la construction d'école et la formation professionnelle des maçons. Bon, ben moi, je m'occupe de la formation professionnelle, c'est-à-dire que je forme des maçons à la construction parasismique, et - comme j'avais déjà tenu à le faire au Tadjikistan - je les forme sur le terrain, c'est-à-dire que la formation consiste à construire une vraie maison, comme il faut. J'en suis enchanté.

Lorsque je quitte Petit-Goâve pour rentrer à Port-au-Prince, je fais le plein de "Douce Makos" (je ne sais pas où mettre le "s" du pluriel, celui que vous voyez là est singulier: prononcer "Douce Makosse"): il s'agit de lait sucré réduit jusqu'à former un caramel très mou et au goût puissant, parfumé de cannelle et d'autres épices. C'est succulent, et chaque maison se targue de fabriquer les seuls "vraies" douce Makos. Il faut donc toutes les essayer, tâche sisyphique - Sisyphesque? - s'il en est!

Dans le même ordre d'idées, j'ai appris que les Haïtiens ne prenaient jamais leur café que sucré, par revanche et bravade puisqu'il était un temps où le sucre était interdit aux esclaves. Du coup, on "boit du café amer" avec quelqu'un pour dire qu'on se bat avec lui.

Forts

Le dimanche 29 avril, nous sommes pour la première fois sortis de notre itinéraire déjà trop familier Port-au-Prince - Petit-Goâve: avec trois collègues dont deux qui avaient longtemps vécu au Tadjikistan un peu avant que nous y arrivions, Fatemeh et moi partîmes randonner sur les hauteurs qui nous dominent. Nous abandonnâmes la voiture lorsque le tissu urbain se relâcha, car jamais il ne se fit franchement rural. La ville a-t-elle seulement une limite? N'oublions pas qu'Haïti est deux fois plus dense que la Suisse!

Le but de la randonnée était de visiter les forts Jacques et Alexandre.

Lorsque le 01^{er} janvier 1804 les troupes de Napoléon furent battues et la République d'Haïti proclamée, vous imaginez bien que des représailles furent attendues - à raison. Il fut donc urgent d'ériger un "mur de l'Atlantique", caraïbe et avant l'heure, c'est-à-dire un collier de forteresses protégeant l'île des troupes du monde Occidental colonisateur. Dix ans après l'indépendance, en 1814, Charles X reconnut l'indépendance d'Haïti en échange de 150 millions de francs-or, dette qui ne fut complètement remboursée que très récemment. Pendant ces dix ans, bon nombre de forteresses avaient été érigées, dont il reste les ruines plus ou moins restaurées suivant les cas, pour le plus grand bonheur d'un couple d'architectes passionnés d'histoire. Les billets de banque haïtiens - la monnaie s'appelant la gourde - sont d'ailleurs chacun ornés de l'image de l'un d'eux (les forts, pas les architectes, suivez).

Les forts les plus proches de Port-au-Prince sont les forts Jacques et Alexandre, ainsi nommés en hommage à Jean-Jacques Dessalines premier gouverneur - despotique - d'Haïti, et à Alexandre Pétion qui lui succéda partiellement, à la tête de la république du sud.

Nous atteignîmes d'abord le fort Jacques, qui orne les billets de 500 gourdes (un peu plus de 10 €), après avoir traversé une forêt de pins tout-à-fait incongrue dans un pays sans arbres. Il s'agit d'une forteresse classique plutôt bien conservée, en étoile à quatre branches, dont la principale originalité était que l'une desdites était un bastion circulaire - mais c'est justement la branche que le séisme de 2010 avait répandue en bas la pente...

Un peu plus tard, nous visitâmes le fort Alexandre, moins bien préservé, ce qui a deux conséquences: d'abord, ce fort n'est sur aucun billet de banque à ma connaissance - bien qu'il fût légèrement plus important que le précédent - et, ensuite, il n'était pas gardé par une armée de prétendus guides dont il faut acheter la bénédiction pour faire le moindre pas. C'était autant de pris.

La brume qui nous avait accompagnés tout du long ne se leva que partiellement, assez pour que nous aperçûmes le soleil, mais pas assez pour dégager des vues. Cela n'empêcha pas - au contraire - que nous ramenions tous des coups de soleil chatoyants, oubliés que nous fûmes de ce que les nuages filtrent les rayons ultraviolets qui font bronzer mais pas les infrarouges qui brûlent la peau³... Leçon de physique élémentaire chèrement payée.

De cette première randonnée, je peux affirmer qu'Haïti est un pays complexe et riche, difficile à englober d'un seul regard, dont les paysages escarpés et changeants ne se dévoilent qu'au fil de la marche...

Voilà qui est prometteur.

03

Une nouvelle adresse

Carnets d'Haïti 03

Envoyé le 10 juin 2012

Lorsque Jean-Jacques Dessalines eut vaincu les troupes françaises de Napoléon et eût établi le premier pays du monde issu d'une révolte d'esclave, il commença par fortifier l'île en l'entourant de citadelles. La plus grande - du pays, de toutes les Caraïbes, voire du continent - est la citadelle Henri, à Cap-Haïtien. En bon couple d'architectes intéressés par l'histoire, Fatemeh et moi n'avions

³ N!co me signale que ce sont bien les UV qui font à la fois bronzer et brûler. Bon, désolé.

de cesse que de visiter enfin ce haut-lieu de l'histoire de l'indépendance haïtienne. Il en était de même pour mon vieil ami François, déjà cité dans ces chroniques. Le lundi 28 mai, nous prîmes donc l'avion pour Cap-Haïtien, où nous comptions profiter de notre semaine de "R&R" (prononcer "aréna", pour *Rest & Relief*, ou tout autre acronyme basé sur Repos & Récupération): toutes les huit semaines, nous avons droit à nous reposer alentour, sans que ceci soit à proprement parler des vacances. Ainsi, nous retrouvâmes un nouvel ami travaillant pour une ONG italienne, nos prîmes nos quartiers et organisâmes notre expédition.

Si on retient l'image de l'homme couché sur le dos, la tête à l'ouest, Cap-Haïtien est - paradoxalement pour un "cap" -au creux de son aisselle gauche, ouvert sur l'Océan Atlantique, à l'est de Cuba. Milot, la commune sur laquelle est érigée la forteresse Henri, est à vingt kilomètres dans les terres, la citadelle elle-même étant juchée à près de mille mètres d'altitude.

L'idée était la suivante: comme il était à peu près impossible de garantir l'ensemble des côtes d'une île aussi vaste qu'Haïti, il valait mieux disposer les citadelles à l'intérieur, sur des pitons imprenables. Ainsi, un assaillant pouvait-il facilement débarquer, mais jamais il ne pourrait contrôler le pays. C'est pourquoi tant les forts Jaques et Alexandre près de Port-au-Prince que la citadelle Henri de Cap-Haïtien ne sont pas des citadelles défendant une côte, mais des réduits de montagnes destinées à soutenir ce qui ne s'appelait pas encore une guerre de maquis. Cela donne à la Citadelle Henri un petit air de Mont Saint-Michel ou de "Château Cathare des Caraïbes" destiné à défendre la fraîche indépendance des anciens esclaves, la première république de peuple non européen...

Bref, cette citadelle n'est pas seulement un lieu architecturalement superlatif, c'est également un haut-lieu symbolique, non seulement pour Haïti, mais pour l'histoire des démocraties. D'ailleurs, l'UNESCO l'a depuis longtemps inscrit à son inventaire, et consacré dans les années '80 un budget considérable à en réparer les dommages qu'un tremblement de terre avait occasionnés en 1842. J'aurais aimé participer à une telle campagne de reconstruction... Mais je n'avais alors que dix ans.

Que dire du Fort Henri? Comment le décrire? Des murs immenses prolongeant des falaises? Un long accès nécessairement pédestre? Des centaines - d'aucuns disent trois cent soixante-cinq - de canons pointés dans toutes les directions et pour la plupart encore à leur poste, après plus de deux siècles? Des alternances de murs aveugles et de canonnières menaçantes? Des bastions secondaires éparpillés alentour? Le plus simple serait d'attendre que nous y retournions, cette fois avec plus de temps et des carnets de croquis!

En attendant, nous redescendîmes à Milot, où nous visitâmes le palais Sans-Souci du roi Henri Christophe. "Sans-Souci", c'est peut-être le plus beau nom l'histoire des palais, non? Pourtant...

Jean-Jacques Dessalines fut assassiné deux ans après l'indépendance, en 1806, peut-être parce qu'il s'était comporté comme un déplorable despote. Le pays tout neuf se divisa déjà, en une république au sud (autour de Port-au-Prince) et un royaume au nord, celui du roi Henri. Le 08 novembre 1820, ce dernier se suicida, afin qu'il ne vît pas son royaume affaibli reconquis par la république du sud. Il laissait derrière lui, presque achevés, la citadelle qui porte son nom et le magnifique palais dont le nom résonne d'accents tragiquement poétiques. Son royaume avait duré quelque quatorze ans et il en avait été l'unique monarque.

Le palais a ceci d'exceptionnel que sa plus grande partie n'est pas un ensemble de salles, mais une succession d'escaliers et de degrés, c'est-à-dire un ensemble d'espaces extérieurs en terrasses, qui ne sont pas sans rappeler ce qui restes des principales cités Mayas, avec plus de relief. Du coup, le fait que le bâtiment proprement dit ait perdu sa couverture lors d'un incendie qui suivit de peu le suicide du roi Henri, ainsi que le fait que le tremblement de terre de 1842 ait un peu déstabilisé les façades eut peu d'impact sur cet ensemble monumental. Au contraire, ce squelette de bâtiment semble une couronne finement ouvragée dominant ses grands degrés finement agencés.

Là encore, que de croquis à croquer! Vivement d'autre R&R!

Le lendemain, Fatemeh et moi cherchâmes un autre fort, moins connu mais d'excellente réputation également, le fort Picolet, cette fois sur la côte. Mais le tourisme local étant obnubilé par la Citadelle Henri, nous ne pûmes nous faire indiquer clairement le chemin, nous perdîmes et rentrâmes en sachant comment essayer d'y revenir la prochaine fois.

Enfin, nous allâmes une journée à la mer, sur une vaste plage de sable à peu près déserte comme vous pouvez tous parfaitement les imaginer, saturés d'images des Caraïbes que nous sommes tous! Nous pûmes donc enfin nous baigner dans l'Atlantique - pour Fatemeh, dans l'océan pour la première fois!

Au retour, nous nous installâmes dans notre nouvelle maison: peu avant lesdits R&R, nous avons déménagé de notre appartement-avec-balcon pour une chouette maisonnette avec une terrasse incroyable. Je peux y faire résonner Meuille librement, ce qui est un soulagement après deux mois à jouer sur instrument bridé. Nous partageons la propriété avec deux autres maisonnettes semblables, occupées par des voisins charmant - des presque collègues travaillant soit pour des ONGs soit pour les Nations Unies -, et avec le propriétaire, un français à la retraite qui a la bonne idée d'être le fondateur d'une excellente boulangerie, et qui nous fait donc livrer sur commande à domicile les pains et croissants qui nous tentent. J'ai connu pire, comme conditions de vie. Parfois.

Bref, nous pûmes emménager définitivement - plus d'un an, *a priori* - dans une petite maison indépendante sur deux niveaux, avec une chambre d'amis. Notez. Merci. Si vous souhaitez passer à l'improvisiste, visez la Place Boyer de Pétiion-Ville, descendez la rue Goulard jusqu'à ce qu'elle s'achève en cul-de-sac, et sonnez à la sonnette du milieu au numéro 19.

D'accords pour préférer les petites soirées à quelques amis aux grandes fêtes à plein de monde, Fatemeh et moi enchaînâmes donc pendaison de crémaillère sur pendaison de crémaillère. D'ailleurs, nous n'avons pas fini de faire la fête: il nous reste encore quelques amis et collègues à inviter!

Mais si tout cela vous évoque trop un idyllique "Sans-Souci", attendez la prochaine fois, que je vous parle de la situation humanitaire en Haïti et du travail qui exige repos dominical strict et R&Rs réguliers!

03 bis

"Carnet graphique"

Envoyé le 01^{er} juillet 2012

Photos de Port-au-Prince, de la Citadelle Henri, et de cours de maçons.

04

Pas de Rép' Dom'!

Carnets d'Haïti 04

Envoyé le 27 juillet 2012

Les plus fidèles lecteurs se souviennent peut-être des formidables "Carnets d'Argentine" que j'avais envoyés au début de l'année 2010 - non? Même un tout petit peu? Même pour me faire plaisir?

Qu'importe: dans le numéro 05 - et dernier - desdits (en vente dans toutes les bonnes librairies), je racontais nos "retrouvailles" avec la branche argentine de la famille Demarta, un bon siècle après qu'ils avaient quitté leur Tessin d'origine...

Bref, comme disait Pépin, j'ai des cousins, lointains mais chers, en Argentine.

Et depuis 2010, nous espérons nous revoir.

Or, il se trouvait que deux d'entre eux avaient réservé des vacances genre *Tour Operator* en République Dominicaine - Rép' Dom' pour les intimes -, c'est-à-dire la partie orientale de l'île dont Haïti occupe l'aile occidentale.

Fatemeh et moi avons donc réservé un long ouikène dans le même hôtel qu'eux, histoire de partager piscines et soupers avec des Demarta. Nous partîmes héroïquement le vendredi 22 juin à six heures du mat'. Nous étions passés à l'Ambassade de Rép' Dom' où on nous avait dit que Fatemeh pouvait entrer sans visa, et le matin même nous avons obtenu le feu vert de l'agent d'immigration préposé au départ du bus, mais tout cela nous semblait trop beau et simple pour être croyable...

Nous nous installâmes pour un trajet de huit heures dans les collines de l'île. Délicieux et bucolique.

À un tiers du chemin, nous avions à passer la frontière.

Et là, surprise, on nous refusa l'entrée - nonobstant allégrement les deux avis éclairés que nous avions religieusement recueillis auparavant.

Que faire?

Ce jour-là, je décidai de rester stoïque. J'exposai plusieurs fois notre cas afin d'être sûr qu'il ne s'agissait pas d'un malentendu imputable à la langue espagnole que je n'avais que peu dérouillée depuis deux ans, et comme l'avis de refus nous était clairement signifié, nous nous assîmes dans les locaux de l'immigration, côté des officiers que nous étions venus voir, afin d'attendre un bus dans l'autre sens.

Nous attendîmes ainsi de onze heures à seize heures, traités gentiment par le personnel un peu confus. Je dois préciser à leur décharge qu'ils voient défiler du monde, nous en avons été témoin! J'entends: bien sûr, chacun de nous se sent un cas particulier, mais eux, des cas particuliers, ils ne rencontrent que ça: le cas particulier est en quelque sorte leur quotidien le plus banal. Nous assistâmes, entre autres, à une quasi-algarade avec une dizaine de Pakistanais probablement en pèlerinage dans la région, qui lançaient haut des menaces — voire des malédictions — en anglais. Plus tard, une demoiselle d'apparence moins exotique fit une véritable crise, avec larmes, coups et hurlements - la pauvrete devait avoir de bonnes, peut-être tragiques, raisons: nous ne le saurons jamais. Toujours est-il que dans toute cette hystérie, il était plutôt bienvenu que nous nous soyons installés avec un livre chacun et que nous ayons partagés nos douces-makos avec les préposés...

Et pour achever de dédramatiser la journée, nous fûmes accueillis au retour par deux chers collègues qui nous invitèrent à un "verre de bon retour" à une terrasse voisine du terminal de bus où toute cette aventure avait commencé... Un ouikène encore entier nous attendait.

Les officiers du poste frontière avaient raison, contre l'avis recueilli à leur ambassade et celui de l'officier d'immigration du bus: Fatemeh avait bien besoin d'un visa pour entrer en Rép' Dom'. Nous déposâmes donc un dossier de demande.

Le deuxième ouikène arriva sans que le visa fût délivré.

Deuxième tentative avortée, donc.

Tolkien dit que "la troisième rapporte pour toutes": ce n'est qu'à moitié vrai dans notre cas, car si, à notre troisième tentative, nous ralliâmes bien Santo Domingo, la capitale de Rép' Dom', où nous passâmes juste une nuit histoire de renouveler l'autorisation de séjour de Fatemeh en Haïti, mes cousins avaient déjà quitté l'île pour leur Argentine natale (depuis quatre générations)... Quel rendez-vous manqué!

La vieille ville de Santo Domingo est superbe. Comme c'est là que Christophe Colomb avait touché terre, la ville compte "le plus vieux du continent" de chaque type d'immeuble: la plus vieille cathédrale d'Amérique, Le plus vieux fort, Le plus vieux palais du Nouveau Monde, etc. Beaucoup d'architecture franchement renaissance, donc.

Mais pour tout dire, nous n'en profitâmes guère: Nous étions partis de la maison à 06:30 pour arriver à l'hôtel à 18:00, manger à un excellent restaurant, reprendre la route le lendemain à 09:30, et arriver à la maison à 20:00. Nous ne pûmes donc profiter de la Rép' Dom' en général et de notre petit hôtel en particulier ("la plus vieille maison de l'univers", je crois) qu'une quinzaine d'heure, dont la moitié à dormir.

Au retour, j'observai mieux l'Étang Saumâtre le long duquel se déroule le ruban régulier de la route, et où se trouve le poste frontière: c'est un lieu étrange. Il s'agit d'un ancien bras de mer que la tectonique a séparée de sa source, mais qui doit être alimenté par des rivières, car l'eau en semble monter régulièrement. Plusieurs arbres sont à moitié noyés, et surtout de nombreuses maisons n'en dépassent que du toit. Mais si le niveau du lac monte, combien de temps durera cette route si basse sur l'eau?

Vie quotidienne

Juin et juillet sont supposés être les mois les plus chauds de l'année: je le crois d'autant plus volontiers que je faillis tomber en syncope lors de ma dernière visite de chantier à Petit-Goâve! Je m'en tirai avec une irritation de l'œil, imputable à un excès de lumière bien compréhensible.

Sinon, nous avons également abordé la saison des ouragans. Le premier, le 16 juillet à midi, déracina quelques arbres autour de chez nous.

Autour de chez nous, jeunesse s'entraîne à un sport étrange: le football "haïtien" a ses règles et ses championnats. On joue en deux équipes de trois, sans gardien de but, mais avec un goal tout petit entouré d'un périmètre inaccessible. L'ensemble est réputé très technique, et semble prisé dans toutes les Antilles.

Tant que j'y suis, j'avais oublié de vous faire mention d'une journée amusante: le 11 mai, nous bénéficiâmes tous d'une formation à la lutte contre le feu. Pour la première fois de ma vie, j'eus, comme chacun de mes collègues, à éteindre deux incendies allumés au pétrole dans un périmètre désertifié! Les photos de cette journée de lutte contre le feu sont magnifiques! De même que le sont les coups de soleil ramenés de ce jour-là par presque tout un chacun.

Autorisez-moi également une parenthèse de vocabulaire: les fruits, en particuliers, ne portent pas le même nom en Europe et en Haïti. Par exemple, tenez:

Une "cerise", c'est une petite pomme acide qu'en Hawaï nous appelions "pomme de montagne".

Une "grenadine", c'est un fruit de la passion.

Une "banane", c'est une banane plantain, à cuire. La banane à manger, il faut l'appeler une "figue"!

Une "Shadek", c'est un pamplemousse.

Enfin, je voulais corriger une image que j'ai peut-être colorisée trop élogieusement: notre vie quotidienne en Haïti est considérablement plus pénible et contrainte qu'au Tadjikistan. Périmètres de sécurités suivant les heures, liste de restaurants interdits, couvre feu à respecter le soir, plus aucun déplacement à pied après le crépuscule, etc.: rien de nouveau sous le soleil humanitaire, mais pour Fatemeh, c'est dur! Elle est comme dans une prison — à peine dorée.

Mon passé m'avait tellement conditionné à trouver tout cela normal qu'il me fallut son regard pour me rendre compte que ça ne l'est pas du tout! Il faut rappeler à ma décharge que le théâtre de ma première mission était l'Afghanistan: en comparaison, tout est agréable, question sécurité!

Le séisme et son cirque humanitaire

Depuis quatre mois que j'y travaille, je commence à comprendre un peu le séisme de 2010 et le "cirque humanitaire" conséquent.

Tout a été dit de cette catastrophe, sauf la réalité. Comme le dit Jean-Daniel Rainhorn en introduction de l'ouvrage collectif dont il a assuré la direction "Haïti, réinventer l'avenir" dont sont extraites les citations ci-après: "Les Médias ne sont en fait que le reflet de ce que l'opinion internationale attend lorsqu'elle allume son poste de télévision."

Pour commencer, brisons l'image du bon médecin qui vient sauver la vie des victimes du séisme: les secours ne sont arrivés que plusieurs — précieux — jours après la catastrophe. Pendant ce temps, tout ce qui relevait de la médecine d'urgence et des premiers soins avait déjà été administré, tant bien que mal. En d'autres termes, les médecins qui ont sauvé des vies lors du séisme étaient... haïtiens! Or, ces héros sont systématiquement ignorés pour mieux glorifier les "secours" arrivés plus tard, pour le deuxième acte.

"On ne dit pas assez que la plupart des geste salvateurs, que ce soit des gestes simples de sauvetage ou des soins médicaux plus spécialisés, ont été pratiqués pendant les 72 premières

heures qui ont suivi le séisme par des professionnels haïtiens! J'ai une pensée toute spéciale pour ces médecins et ces infirmières qui, bien que victimes eux-mêmes du séisme, n'ont pas ménagé leurs efforts pendant ces heures tragiques. Toutes ces institutions sanitaires ont donné des soins gratuits et pour bien des institutions privées, cela les a menées tout droit à la faillite."

Philippe Desmangles, Médecin

"Malgré ce déferlement de compassion planétaire, ce sont les Haïtiens, il faut ici le redire, qui, dans les premières heures, se sont pourtant organisés avec leurs propres moyens pour dégager leurs proches des décombres, dénombrer les victimes et les enterrer, tenter d'avoir accès aux soins auprès des structures médicales encore fonctionnelles ou installées dans l'urgence. Les volontaires étrangers déjà présents ont certes participé aux secours, mais l'essentiel de la solidarité a été porté par les Haïtiens."

François Grünewald, Ingénieur agronome.

Deuxièmement, l'État haïtien a été critiqué d'abondance: manque d'efficacité, désorganisation, corruption et que sais-je? Est-ce une juste critique?

Quoi de plus normal, en effet? D'une part, il faut peut-être rappeler que dans le cas d'Haïti, l'épicentre du tremblement de terre était pratiquement sous la capitale! Deux ans après, des ministères entiers tentent de travailler dans des baraquements de fortunes, sur du matériel prêté, rassemblé de bric et de broc. D'immenses quantités d'archives et de documents officiels ont disparu: quel État ne serait pas désorganisé après un tel bouleversement? Comment réagirait la France si une catastrophe soudaine rayait Paris des cartes du monde?

D'autre part et plus profondément, il faut rappeler que la faiblesse de l'État haïtien est en grande partie due... à l'aide humanitaire, dont le montant cumulé représentait déjà un tiers du budget national avant le séisme! L'aide humanitaire n'a pas que des bons côtés: en se suppléant aux structures nationales — aussi imparfaites fussent-elles —, elle fait avorter tout potentiel de réelle indépendance. L'aide humanitaire est en quelque sorte autogénératrice: une fois qu'un pays y a fait recours, il en dépend pour toujours, comme d'une drogue "dure".

Edmond Mulet, représentant spécial de secrétaire général de l'ONU en Haïti, appelle ce pays "la République des ONGs": on estime que dix mille organisation humanitaires sont concernées par Haïti, dont plus de mille sont actives sur le terrain. Presque aucune n'est ne serait-ce qu'enregistrée auprès des autorités nationales! Mais toutes sont présentes — ou tentent de l'être — sur la scène médiatique...

"Les agences qui sont sur le terrain sont avant tout en compétition. C'est là que j'ai compris que l'humanitaire est aussi un *business*. Les ONGs présentes doivent avant tout vendre l'image d'un organisme œuvrant pour le bien de l'humanité. Ainsi, la plupart des groupes de secours arrivent avec leur attachés de presse. C'est à qui bâtera en premier son centre de soins, son hôpital de campagne afin que très vite des images soient prises et envoyées à tous les médias du monde."

Philippe Desmangles, Médecin

Enfin, il faut rappeler que la faiblesse de l'État haïtien sert bien des intérêts géostratégiques. Ce pays est en effet loin d'être neutre sur l'échiquier des grands du monde: plaque tournant du marché de la drogue d'Amérique Latine, proximité géographique des États-Unis, relations d'ancienne colonie avec la France, etc. De nombreux pays tiennent à avoir leur mot à dire quant à l'avenir du pays, et un état haïtien faible les arrange bien.

Le fait que la Commission Intérimaire pour la Reconstruction d'Haïti (CIRH), en charge de coordonner l'énorme montant de l'aide, soit dirigée par Mr. Bill Clinton lui-même est vu par les Haïtiens — à juste titre peut-être — comme une atteinte ouverte à leur souveraineté nationale...

Dans la même veine, je tiens ici à faire état d'un micro-scandale qui couve, lié à la guerre des chiffres.

Dès les premiers jours de la catastrophe, le chiffre de 200'000 victimes a été avancé, augmenté à 230'000 mi-février 2010 par annonce officielle du gouvernement haïtien. Le 12 janvier 2011, pour le premier anniversaire de la catastrophe, le même gouvernement osait le chiffre "final" de 316'000 victimes. Tels sont les chiffres utilisés dans toutes les publications humanitaires (en général

le chiffre de 230'000): ce chiffre en effet classe le séisme du 12 janvier 2012 au deuxième rang de l'histoire des séismes meurtriers, après celui de... 1556, à Shaanxi en Chine! L'ampleur de ce désastre, l'horreur et l'abstraction de nombres colossaux, ont donc justifié une intervention humanitaire massive.

Mais d'où viennent ces chiffres? Et qui relaie celui, beaucoup plus réaliste — je m'engage, là — avancé par USAID de "46 à 85'000 victimes"? C'est tout de même cinq fois moins, d'un seul coup! Et cela dégrade le séisme de 2010, au mieux à la quinzième position dans l'ordre des séismes classés par nombre de victimes! Ces chiffres sont pourtant beaucoup plus sérieux que les estimations ayant permis d'attirer l'aide humanitaire aux premières — cruciales — heures: visites foyer par foyer, estimation des tailles des tombes et des salles d'opération, etc.

Ainsi, à tout vouloir justifier par des chiffres, on prend le risque d'être trahi par eux: l'ampleur de la réaction humanitaire était en grande partie justifiée par un seul chiffre, avancé sans base. Si ce chiffre venait à se "dégonfler", combien de donateurs individuels ne se sentiraient pas trompés? Et comment ne pas leur donner raison?

Pire, qu'en penser en tant qu'Haïtien? Que les souffrances ne valent que si le nombre de victimes est "suffisant"? Qu'on est prié de moins souffrir lorsqu'on "seulement" est un sur 80'000 plutôt qu'un parmi 230'000?

La réaction humanitaire semble suggérer qu'en-deçà d'un certain seuil (en terme de nombre de victimes), la souffrance ne compte pas. Est-ce bien juste?

05

Fin de la première manche

Carnets d'Haïti 05

Envoyé le 18 août 2012

R&R d'anniv'

Mon anniversaire tombait juste sur mes "arénars", ou plutôt sur les deux jours seulement d'"arénars" auxquels j'avais droit, car mes vacances approchant, mes "arénars" avaient été écourtés. Trajets compris, ça ne nous laissa sur place que deux nuitées. Heureusement peut-être, car il faisait si chaud et les moustiques étaient si agressifs dans l'hôtel trop cher, que nous sommes revenus épuisés de ce séjour sensé nous détendre.

La plus belle partie du séjour fut le trajet: trois heures de route pour totalement changer de monde! Montagnes, col d'altitude, vertige, panoramas, arbres et fraîcheur: tous les ingrédients nécessaires à un délice.

Sur place, une plage de sable fin, des cocotiers, des vagues: vous voyez le cliché. Nuits à baigner dans notre jus, journées à ne plus savoir où se mettre pour respirer, et le tout pour aussi cher qu'un petit hôtel de Suisse! Anecdote: pour changer des repas trop chers et peu variés (pour les végétariens) de l'hôtel, nous marchâmes le long de la plage jusqu'à un petit restaurant dont on nous avait parlé: quelques chaises sous un toit de palmes. Au menu pour des végétariens: des bananes plantain frites — Quelle surprise! Nous en primes un plat pour deux, lassés. Vint la douloureuse: près de vingt dollars pour ça! Explication du propriétaire: comme il y a peu de clients et il nous fait payer leur absence! On nous avait servi la même excuse à la citadelle Henri: il y a de moins en moins de touristes, donc il faut que vous payiez pour les autres!

Bientôt les vacances

Heureusement, comme je l'avais évoqué, mes vraies vacances devaient suivre peu après. J'en avais bien besoin: en quelque quatre mois seulement de travail, j'avais accumulé plus de frustrations et de lassitude que j'étais habitué à en gérer. En fait, j'avais dû avaler plus de couleuvres en quelques semaines que dans le restant de ma vie. Mais j'avais aussi envie de tenir bon — de changer un peu de mon habitude de partir en claquant la porte. Et je tins bon.

Mais je peux en dire une chose: c'est dur! C'est dur de la fermer quand on a quelque chose à dire — surtout quand, techniquement parlant, on est le seul à avoir autorité à parler —; c'est dur de faire consciemment des bêtises simplement parce qu'on en reçoit l'ordre; c'est dur d'avoir quatre chefs sur place (sans compter notre hiérarchie à Berne), qui de plus se contredisent.

Mais bon: c'est passé, et la suite devrait être plus claire: j'ai pu faire réviser mon cahier des charges avant départ, et lorsque je reviendrai, ce sera pour me concentrer sur ce que j'aime dans mon travail — l'enseignement et le développement de manuels de formation. Ouf.

À propos d'Haïti

Une autre fatigue — peut-être une déception — est venue de certains de mes collègues haïtiens. J'ai encore beaucoup de mal à les comprendre, à ne pas les juger à travers le prisme de mes propres valeurs.

Je comprenais assez bien, je crois, les Tadjiks. Le trait dominant de leur mentalité était de ne surtout pas sortir du lot. Cela expliquait l'insuccès de bien des programmes de développement: tous les Tadjiks savaient que, passé un certain seuil dans l'échelle du succès, les autorités viendraient demander leur part. Chacun s'ingéniait donc à rester en-deçà de ce seuil. On observait donc au Tadjikistan un étrange mélange de compétence et de manque d'ambition.

En Haïti, c'est très différent — Évidemment! Peut-être me faudra-t-il plus longtemps pour comprendre, ou plus de recul. En tous cas, mon impression actuelle est la suivante: il me semble qu'ici on bataille pour obtenir un poste, et ce poste est la récompense pour cette bataille — et non pour le travail effectué dans le cadre du poste. En d'autres termes, plusieurs de mes collègues connaissent par cœur leur contrat et le détail de leurs droits, et dépensent une énergie folle à ne jamais sortir du cadre de leurs obligations. Ça m'est étrange. Mais je finirai par comprendre!

D'autres aspects de la culture haïtienne m'ont interpellé. Par exemple, qu'ils jouent avec les mygales mais ont peur des grenouilles. Ou que, comme au Libéria, la Franc-maçonnerie soit puissante et tienne ouvertement boutique.

J'ai aussi mieux compris le vaudou. Il a d'abord fallu que je commence par le déshabiller des clichés qui le cachent, comme l'arbre cache la forêt. Le vaudou n'est pas composé de magie noire, de chats égorgés à la pleine lune et de scarifications rituelles après des nuits d'enivrement. L'essence du vodou est le culte des ancêtres, dont on continue à percevoir la présence. Un ami expatrié me faisait remarquer qu'ainsi, le vodou favorisait paradoxalement l'indépendance et l'entrepreneuriat, car chacun est responsable face à ses ancêtres. La religion chrétienne, au contraire — en tous cas telle qu'elle est présentée et pratiquée en Haïti —, insiste sur la culpabilité (tremblement de terre = punition), sentiment régressif qui finit par être inhibiteur voire castrateur. Faut-il donc défendre le vodou de l'acculturation par le christianisme?

Hors-série

Mariage: étape 4 de 6

Envoyé le 10 septembre 2012

Le dimanche 12 août, après un sympathique brunch chez nos collègues favoris, Fatemeh et moi prenions l'avion pour quatre semaines de vacances "bien méritées" comme on dit dans les romans. C'était notre premier vol international ensemble: voilà qui méritait que nous en profitassions. Comme le vol était retardé pour cause de pluie excessive — il pleuvait même abondamment dans la salle d'attente —, nous eûmes tout le temps de profiter de l'extraordinaire *duty-free* de l'aéroport de Port-au-Prince, où le rhum est vendu par valisette de cinq bouteilles qui sont enregistrées comme bagage soute afin de ne pas encombrer la cabine. À l'arrivée à Paris, le tapis de bagages vomit donc des centaines de bouteilles de rhum par cartons de cinq: je n'avais encore jamais vu ça. Mais il aurait fallu considérablement plus que ce spectacle et le retard dû à la pluie pour ne serait-ce qu'entamer la bonne humeur incroyable qui nous animait depuis le début du ouikène!

Le point fort de ces vacances était la quatrième étape de notre mariage — prévu en six —: une cérémonie religieuse, voulue intime. La journée fut enchanteresse, et dépassa toutes nos attentes, que ce soit au niveau de la chaleur de la fête ou de la profondeur du culte.

La prochaine étape est prévue en Iran début 2013, et ensuite, nous envisageons une apothéose d'amitié, la même année ou la suivante.

Enfin, le 09 septembre, je m'envolai pour Haïti. C'était la date prévue, mais il n'était pas initialement prévu que je volasse seul: la donne avait considérablement changé pendant ces quelques semaines! Il avait en effet été décidé d'un commun accord avec mes employeurs que je terminerais mon contrat de Suisse, d'ici à Noël.

Ainsi, je "rentrai" en Haïti sur le vol prévu, mais pour quelques semaines seulement, le temps de conclure les affaires courantes, et de rentrer pour l'accouchement!

Eh oui: nous nous installons donc définitivement en Suisse. Voilà un fameux changement, non? En tous cas, depuis que la décision est prise, j'ai le cœur léger et je rêve de portes ouvertes. Tant mieux!

Je n'avais qu'une quinzaine de kilos de bagages: nos affaires m'attendaient en Haïti et j'avais peu emporté de nourriture. À bord, la place "hublot" que j'avais réservée était occupée par une "mama" Haïtienne: j'insistai un peu ridiculement pour disposer du siège prévu par le règlement. J'en fus quitte pour le ridicule: d'une part, l'avion était plus qu'à moitié vide et ma voisine délogée trouva mieux ailleurs, et d'autre part, "mon" hublot donnait sur l'aile, de sorte que de tout le vol, je ne pus distinguer — et encore, au prix de contorsions indescriptibles — que quelques masses nuageuses compactes et élégantes, comme une explosion figée sculptée dans du marbre blanc au grain fin, et groupées sur les sommets de notre île d'Hispaniola (c'est-à-dire Haïti + République Dominicaine). La vie sait se faire ironique, parfois.

Au débarqué, je renouai avec la chaleur et le bruit des matches de foot commentés sur des haut-parleurs surpuissants. Je me sentais en décalage: Fatemeh me manquait et je songeais déjà à l'avenir, à la Suisse. Qu'avais-je encore à faire là? Beaucoup, certes, mais en peu de temps, et c'était presque entièrement professionnel! Heureusement, mes trois collègues favoris m'invitèrent à souper: voilà des gens dont je guetterai patiemment les retours successifs en Europe...

Avant de conclure ce "Carnet" hors-série et — nous le savons désormais — avant-dernier du titre, je voulais partager avec vous une assez longue citation d'un livre que j'ai terminé récemment sur la colonisation des États-Unis au milieu du XIX^e siècle. Un vieux con parle des Indiens en des termes que j'ai hélas mille fois trop souvent entendus dans le monde merveilleux de l'humanitaire. Ces quelques mots illustrent à merveille, je trouve, le décalage entre l'aide que nous voulons apporter et la perception qu'en ont les "bénéficiaires": "Il avait toujours dit qu'il fallait chasser cette racaille païenne du Minnesota. Car les Indiens n'étaient et ne seraient jamais que des bêtes sauvages impossibles à christianiser. Les paroisses luthériennes leur avaient pourtant envoyé de jeunes missionnaires et avaient fait procéder à des quêtes pour leur procurer des catéchismes, afin qu'ils puissent apprendre les dix commandements. Il avait lui-même donné de l'argent pour cela et savait que des chariots entiers chargés d'exemplaires reliés pleine peau du Catéchisme de Luther étaient partis vers l'ouest. À quoi cela avait-il servi? À rien! Et maintenant, ces bandits remerciaient les généreux donateurs en les assassinant!" (Vilhelm Moberg, La saga des Émigrants 5-Au terme du voyage)

06

Dernier vol?

Carnets d'Haïti 06

Envoyé le 28 septembre 2012

Ainsi donc, je passai deux semaines sans Fatemeh dans les habituels "blocus" de deux-roues de Port-au-Prince. Heureusement, plusieurs beaux moments purent être collectionnés dans un laps de temps finalement réduit.

Le dimanche 16 septembre, nous allâmes randonner avec un collègue. Je me demande si Haïti n'est pas d'autant plus belle qu'on s'éloigne de la mer. En tous cas, les paysages étaient fantastiques — féériques, même (je défends, avec Cavanna, le double accent aigu)! Ce qui est surprenant avec les montagnes haïtiennes, c'est que comme les sommets sont arrondis et les parois abruptes, les routes et les chemins circulent de sommet à sommet par les crêtes: du coup, on descend aux cols plutôt que d'y monter!

Autre surprise: après deux ou trois heures de randonnée, nous sommes passés près d'une église où l'on chantait. Un homme, visiblement en retard pour l'office, était en train de se changer au bord du chemin. Nous l'avions surpris à demi-nu. Ayant complété sa métamorphose, l'homme émit un pshitt caractéristique: il se mettait du déodorant. Dans ce paysage, je trouvai l'idée incongrue...

Un autre collègue nous fit une conférence technique sur ses missions passées, à réhabiliter des temples égyptiens: c'était passionnant. Et durant le souper qui suivit, les collègues nous racontèrent combien il fallait avancer dans la soirée avant que les haïtiens les plus incrédules se mettent à parler enfin de vodou en général et de loups-garous en particulier!

C'est avec les mêmes collègues que je goûtai dans un restaurant une spécialité qui m'intriguait: un oréo frit. Vous connaissez les oréo? Ce sont des biscuits américains genre sandwich sucré: deux biscuits secs avec une crème au milieu. Bon. Le tout est emballé dans de la pâte, frit à la grande friture, et servi chaud avec de la glace. Rien que du diététique, non?

Au fait, je finis par comprendre pourquoi mes gâteaux en Haïti n'avaient toujours été que des demi-succès: en place de bicarbonate de sodium, j'utilisais du bicarbonate de soude!!! Mais pour conclure cette liste d'horreurs culinaires sur une note de succès, ma dernière fondue, bien que bricolée sur un réchaud de fortune avec du fromage très, très âgé, fut un grand succès! Ouf.

Ainsi, le dimanche 23 septembre, je repris l'avion pour l'Europe: vingt-quatre heures de vol, deux correspondances, etc. J'ai apprécié le vol en *business class*! C'était un peu comme une apothéose, une grande fête pour un dernier vol: reprendrai-je jamais l'avion? Je n'en ai pas l'intention! Nous comptons enraciner notre famille en Suisse, pour de bon.

Promesse d'ivrogne? Je ne le crois pas: je n'ai bu que du thé et du jus de tomate, comme d'hab'.

Mes prochaines z'aventures risquent donc d'être plus intérieures qu'exotiques...

À bientôt.